

L'ABEILLE

1er SEPTEMBRE.

Pour rester fidèles à la tradition, nous publions cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1896-97 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue rassemblera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce, de la finance et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques ; elle renfermera également des matières dent l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—elle ne s'offre qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous prions ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, de nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

La Visite du Président Faure au Czar Nicholas.

A quelque point de vue que l'on envisage la visite du Président Faure au Czar, et la chaleureuse et cordiale réception qui va lui être faite au palais impérial ; quelque soit le drapeau sous lequel on s'abrite, ou le régime politique que l'on acclame, il est impossible de n'y pas voir un événement tout-à-fait nouveau, qui change presque complètement la face du vieux monde et indique un prodigieux changement dans les idées.

Jusqu'ici, il y avait une ligne de démarcation bien tranchée, que personne n'avait encore dépassée, entre les deux principes ennemis d'autorité et de liberté, entre le droit populaire et ce que l'on a appelé le droit divin. Cette limite, la viola franchement. Les deux régimes opposés se sont rapprochés ; ils se tendent fraternellement la main. La personification la plus accusée de la démocratie s'est allévue et se voit avec le représentant le plus auguste de l'autocratie.

Il se produit entre deux états sociaux qui semblaient à jamais inconciliables, un mélange que l'on est considéré, il y a un siècle, comme une monstruosité.

Nous savons bien qu'au fond de tout cela, il y a des intérêts matériels qui s'agitent mystérieusement et qui ont beaucoup contribué à opérer la fusion ; mais cette pénétration mutuelle, cette union n'existent pas moins, et elles sont appelées à opérer, dans le monde politique une transformation dont on ressent déjà vaguement les premiers symptômes.

A qui devons nous tout cela ? Disons-le hautement à la modération, à la sagesse dont ont fait preuve ceux qui dirigeaient les destinées de la République française.

Qui ne connaît le mot resté célèbre de celui qui en a été le premier président, de M. Thiers ? « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas. » En d'autres termes, il fallait qu'elle ne fût ni révolutionnaire, à l'intérieur, ni propagandiste, à l'ex-

trier. C'est à ces deux conditions-là, et à elles seules, que la République française pouvait vivre et prospérer.

C'est à ces conditions, en effet, qu'elle doit être entrée dans le conseil des nations et d'y tenir une si grande place. Le vieux levain jacobin s'est desséché ; il a perdu toute sa force. Le peu qu'il en reste est tellement détestable, qu'il soulève plus encore le dégoût que la haine.

LE NOUVEAU PRIEUR DES DOMINIENS.

Voici une bonne nouvelle pour les Parisiens que le R. P. Feuillet a si longtemps charmés par son éloquence très littéraire, par la haute distinction de son esprit ou par l'exquise urbanité de ses rapports. L'éminent religieux a été appelé récemment à recueillir la succession du R. P. Monpeurt comme prier du couvent des Dominicains de la rue du Bac.

Le P. Feuillet avait dû quitter Paris il y a trois ans, ayant été nommé à cette époque, par voie d'élection, prier des Dominicains de Lille. Pendant cette période, il n'a fait à Paris que de bien courtes apparitions, et il n'a écrit la parole qu'en de rares circonstances dans les grandes églises, théâtres de ses anciens triomphes oratoires.

Le nouveau prier du couvent de la rue du Bac célèbre dans quelques jours—le 28 août—le cinquante-cinquième anniversaire de sa naissance. On ne s'en donnerait guère. Ses cheveux grisonnent, mais sa haute taille est toujours très droite, et sa figure bronzée, adoucie dans l'intimité par un fréquent et bon sourire, témoigne d'une énergie qui ne fait point défaut.

Détail particulier de sa biographie du P. Feuillet : il a subi à deux reprises, une première fois à Flavigny, une seconde fois à Amiens, les épreuves du noviciat. En effet, à l'un de ces noviciats de la vie où il est plus difficile de connaître son devoir que de l'accomplir, des raisons de famille et d'étude lui conseillèrent d'abandonner, au moins momentanément, l'ordre de Saint-Dominique. Il quitta donc le noviciat de Flavigny pour se rendre à Rome, où il conquit rapidement les grades de docteur en théologie et en droit canon.

De retour en France, il reprit la robe blanche des Frères Prêcheurs, r-fit son noviciat à Amiens, comme nous le disions tout à l'heure, fut admis à la profession religieuse le 15 août 1838, après exclusivement à la prêtrise. On sait comment il y réussit. Le Figaro a eu souvent l'occasion de signaler les succès éclatants du ministre de ce religieux, qui occuperait vraisemblablement aujourd'hui la chaire de Notre-Dame, si ses forces physiques ne l'avaient trahi juste au moment où s'ouvrait la succession de Mgr d'Hulst.

Les Dominicains du couvent de Lille, où il vient de faire bâtir une superbe chapelle, le verront partir avec des regrets trop justifiés. Ceux de la capitale accueilleront le nouveau prier avec une joie que partagera l'éclat de la société parisienne. Nous avons entendue le P. Feuillet à la Nouvelle-Orléans.

EPINES ET ROSES.

Sous leur meilleur aspect regardons-tones (choses) ; Vous vous plaignez de voir les rosiers épines ; Moi je me réjouis, et ronds grâce aux épines. Que les épines aient des roses.

ALPHONSE KARR

MADAGASCAR.

Un télégramme du général Gallien annonce que la ligne télégraphique de Tananarive à Manjanga a été achevée et ouverte au service le 29 juillet.

On lit dans la Croix : « M. Bogner, directeur des Missions Évangéliques, nous adresse, à propos de l'assassinat des pasteurs Escaudet et Minaut, une longue lettre autographe, que nous avons résumée. »

« Il dit qu'il n'a pas en la pensée d'attaquer l'état-major ; mais il prétend que la route suivie par les deux victimes eussent été, de l'aveu des officiers eux-mêmes, pour être très sûre. Il dit que l'adjutant Bétille avait quelques jours auparavant parcouru seul la route suivie par les deux pasteurs. »

« M. Bogner dit que sa seule préoccupation est de montrer que les deux victimes n'ont pas commis d'imprudence. Il ignore sans doute les odieuses insinuations de plusieurs journaux protestants qui ont osé rejeter la responsabilité de l'assassinat sur les missionnaires catholiques et que La Revue bleue a formellement accusé les officiers français de préparer à Madagascar un véritable Saint-Bartélemy de connivence avec les Pères Jésuites. »

« Il ne faut pas s'étonner si de si audacieuses assertions ont ému l'opinion publique, justement inquiète des menées d'un certain nombre de propagandistes, protestants de Madagascar à la solde de l'Angleterre ou de la triple alliance. »

Samory et les Anglais. On mande de Liverpool, le 4 août : « Un porte-r de l'expédition Anderson, revenu à Accra, a donné quelques détails sur l'attaque dont cette mission avait été l'objet à Oua, de la part des gens de Samory. D'après lui, les Sofas de Samory désiraient surtout capturer le molâtre Ferguson ; ils l'accomplirent particulièrement de vouloir signer un traité pour le gouvernement britannique, et d'amener des Européens pour s'emparer de leur pays. »

Ferguson, blessé, tomba entre leurs mains. Les gens de Samory lui ayant demandé de faire cause commune avec eux, Ferguson refusa. Il fut tué sur le champ et décapité ; on porta sa tête au lieutenant Anderson, qui manifesta la plus vive appréhension mais les gens de Samory lui firent à celui-ci qu'ils en voulaient l'officier européen.

Un grand nombre de porteurs et de soldats haoussas avaient été tués dans le combat, mais ceux qui avaient été faits prisonniers ont toujours été bien traités.

Les gens de Samory avaient pris aussi 1,500 liv. st. en argent, 2 canons et une grande quantité d'armes et de munitions. « Le lieutenant Anderson ayant désiré parler à Samory qui se trouvait à dix-neuf jours de là, on lui procura, à lui et à ses camarades, des chevaux et des provisions pour la route ; mais on les força de se vêtir de vêtements indigènes. »

Quant aux soldats haoussas, ils sont retenus comme prisonniers de guerre. Deux ou trois porteurs seulement ont pu s'échapper des mains de leurs maîtres. On dit que Samory possède un arsenal, et qu'il fabrique de la poudre ainsi que des fusils. D'après d'autres renseignements qui nous arrivent, il semblerait que les Sofas ont surtout attaqué la mission Anderson,

parce que ce dernier voulait les obliger à évacuer Bouna et le Lobi, convoités par l'Angleterre et à se diriger vers les territoires occupés par les Français. Il y aurait eu un accès de raideur de la part des Anglais. Mais, fourmis, de cartouches de Samory, il paraissent être rentrés en grâce auprès de lui, et, en tout cas, le lieutenant Anderson est revenu à la côte avec des cadeaux.

AU POLE SUD.

Depuis un demi-siècle nulle expédition scientifique n'a dépassé le cercle polaire antarctique, nous nous dans le journal Des Débats. Le point le plus Sud que l'homme ait atteint, c'est à l'Anglais James Ross qu'appartient cet honneur,—est par la latitude de 78°30' ; il est encore à 1,315 kilomètres du pôle Sud. Rappelons que Nansen s'est avancé jusqu'à 86°13' Nord, à 420 kilomètres du pôle Nord. D'après ce que nous savons, de grandes terres existent au delà du cercle antarctique ; les navires qui ont exploré ces parages rencontraient fréquemment d'immenses montagnes de glace d'origine terrestre qui s'étaient certainement détachées de quelque continent ; mais, même il y a déjà quatre ans, le navigateur s'était avancé dans les mers polaires du Nord beaucoup plus loin que dans le Sud.

Il était surprenant que, par ce temps de tentatives audacieuses pour pénétrer les mystères des régions glacées, aucun explorateur ne songeât aux terres australes si peu explorées : c'est l'inconnu au 80e degré et il promet à celui qui dirigerait une expédition bien équipée une ample moisson. Un officier de la marine belge, M. de Gerlache, se disait tout cela depuis quelques années et se préparait sans bruit à tenter la fortune du pôle Sud, à marcher sur les traces des Wilkes, Dumont d'Urville et James Ross. C'est sur un petit navire à vapeur, la Belgica, ancien baleinier de 263 tonneaux, que M. de Gerlache compte partir prochainement pour l'Océan Antarctique. Son bâtiment est solide, bien aménagé pour cette campagne scientifique, muni des instruments les plus perfectionnés et monté par un équipage de 22 hommes, dont 6 sont Norvégiens.

L'intention de M. de Gerlache est de se rendre à Punta-Arenas, détroit de Magellan, de s'y boucher de charbon et de marcher de là sur la banquise ; après avoir exploré les côtes connues, de la terre de Graham à la terre Victoria, choisira une station où il restera avec l'astronome de l'expédition et quelques hommes, tandis que son bâtiment ira hiverner à Melbourne. La durée du voyage serait de deux ans.

Mais il semblerait que d'autres veulent aussi s'élever vers le pôle Sud ; on parle d'une expédition allemande, d'une expédition anglaise, et celle-ci aurait l'appui du gouvernement britannique, des colonies australiennes et de la Société de géographie de Londres. Il est certain qu'avec les moyens dont nous disposons les explorations polaires sont relativement plus faciles qu'autrefois ; il y a un hôtel au Spitzberg, un service régulier relie cette île à la Norvège. Le Fram, s'il n'avait été un navire à vapeur, n'aurait jamais pu faire son extraordinaire exploration. Il n'y a donc pas de raison pour que nous ne gagnions pas du terrain du côté du pôle Sud. Espérons donc que M. de Gerlache, qui doit partir le premier pour cette région désolée et presque inconnue, nous rapportera une ample moisson

de découvertes de toute espèce et que son exploration, quoique montée modestement, n'aura rien à envier comme résultats à celle dont les Anglais étudient actuellement les grandes lignes.

PREDICTION SINISTRE.

Une prédiction sinistre nous arrive de Vienne. Le professeur Falb annonce que le 13 novembre 1899—retenez bien cette date—une comète renoncera la terre. Les calculs du savant météorologiste ne sont pas encore suffisamment avancés pour nous faire savoir si la violence du choc réduira notre misérable planète en poussière, ou si elle sera enveloppée d'une atmosphère de gaz empoisonnés qui donneront la mort à tous les êtres vivants. Ces deux longs espoirs débordent sur le vingtième siècle feront bien de hâter l'exécution de leurs projets. Mais ce qui doit quelque peu rassurer le genre humain, c'est que les événements ne vérifient pas toujours les oracles de la météorologie.

LE CHAPITRE DU VOYAGE.

Les journaux russes, dont la lecture, en ce moment, est curieuse et significative, nous apportent un écho bien concluant de l'accueil très particulièrement amical qui est réservé en Russie à M. Félix Faure.

Sur un point en apparence banal, mais qui, en ce pays d'étiquettes sévères, prend une singulière importance, l'empereur Nicolas a consenti à ce qu'il fut dérogé à la seule occasion des fêtes de réception du Président, à des usages traditionnels.

On sait, en effet, que le gouvernement russe n'a jamais toléré dans l'empire des Tatars qu'un autre drapeau fut arboré que le drapeau national—aux couleurs tricolores longitudinales. Et, circonstance à noter, lors des précédentes visites des souverains étrangers, il ne fut, en aucune sorte, dérogé à cette règle.

Or, l'empereur Nicolas a fait savoir, de façon officieuse mais formelle, qu'il sera permis d'arborer, dans toute la Russie, des drapeaux français, qui pourront ainsi mêler fraternellement leurs couleurs à celles du drapeau russe.

Les fabricants parisiens, qui avaient de confiance envoyé de grandes quantités de drapeaux français vont pousser un grand « ouh ! » de soulagement.

Accidents de Manœuvres.

À Reims, l'autre matin, au champs de manœuvres de la cavalerie, au cours des exercices effectués par un détachement du 16e régiment de dragons, plusieurs cavaliers ont été désarçonnés. L'un d'eux, nommé Arsène Conad, originaire de la Mayenne, âgé de vingt-trois ans, a eu la croupe fracturée et est mort sur le coup. Deux autres cavaliers ont été contusionnés.

Le Célèbre tragédien Italien.

Les impresarios américains Car et Theodor Rosenfeld viennent d'engager au prix d'un demi-million le célèbre tragédien italien Ermete Jacobi qui est le pendant masculin de la Duse. Le célèbre artiste ira, comme sa célèbre compatriote, réclamer à Paris la consécration de son talent au printemps prochain, avant son départ pour Londres.

TIRS RÉELS.

Les expériences pratiques de tir réclamées par nous depuis si longtemps viennent de recevoir un commencement d'exécution. M. le vice-amiral de Cuverville a obtenu l'autorisation d'utiliser pour cet usage le Pétril, vieux aviso à rones qui fut longtemps stationnaire de l'ambassade de France à Constantinople.

Le Pétril n'a pas essayé moins de 208 coups de canon des plus forts calibres, tirés par les cuirassés Brennus, Marceau et Neptune. Tous les projectiles, depuis le 14 centimètres jusqu'au 34 centimètres, étaient à charge de combat ; la distance de tir a varié entre 4,000 à 2,300 mètres.

Quant le dernier coup de cette farieuse canonnade eut été tiré, on s'aperçut que le Pétril n'avait presque pas souffert ! Le vieux aviso flottait toujours, narguant ses trois formidables adversaires. La plupart des coups étaient tombés... à côté.

Manœuvres Alpines.

Lethème de ces manœuvres était la défense du massif couronnant le plateau du Mont-Cenis avec comme point culminant le mont Froid où flottait, à 3,500 mètres de hauteur, le drapeau tricolore ; le col de Solière était la base de la direction offensive et défensive ; il y avait en ligne vingt bataillons alpins.

On a noté au passage : 116, 136, 146, 226, 236, 256 et 306 chasseurs ; 976 et 1556 d'infanterie ; quatre batteries montées du 2e d'artillerie, une batterie du 19e d'artillerie, etc. Le 4e génie était largement représenté par de nombreuses sections attachées à chaque batterie alpine.

Les nouvelles pièces de 120 tonnent et crachent, la poudre sans fumée ne se prêtant pas aux opérations actives.

Mais voici le clou ; sur les cimes les plus élevées, le 2e d'artillerie a hissé vingt-quatre pièces de gros calibre attelées et montées. A cette altitude de trois mille mètres, quatre-vingts pièces d'artillerie de montagne servent de musique aux bataillons alpins, musique infernale répétée et grandie par les échos jusque sur l'autre versant. A midi le feu cesse, sonnerie de la soupe, la plus agréable à l'oreille du trouper. Les chefs de corps, les généraux de tous grades se dirigent avec le Président vers une tente richement décorée.

d'un chien illustre.

Il n'est pas mort ensemble. Il n'est pas mort ensemble. La concordance seule de la date de leur décès nous donne occasion de parler des deux ensemble à Paris.

Le chat s'appelait Bis. Il appartenait à une dame veuve Lelièvre, et à quelques années, Mme Lelièvre, en mourant, légua aux écoles municipales de la rue des Quatre-Fils (10e arrondissement) une somme de 10,000 francs, à la double condition d'entretenir des fleurs sur sa tombe et d'assurer l'existence de Bis.

Le chat fut placé chez une concierge de la rue du Plâtre, Mme C..., avec laquelle la municipalité se lia par un contrat régulier, établissant bien le signalement de Bis, « chat de gouttière, sous poil blanc, âgé de onze ans environ, et offrant cette particularité que son iris gauche reflète une teinte jaune verdâtre, et l'iris droit la teinte gris bleu. » Par ce contrat, Mme C...

s'engageait à bien soigner Bis et à lui acheter chaque jour 5 centimes de foin et 20 centimes de lait, moyennant quoi elle toucherait à la caisse municipale 33 francs par trimestre.

Bis, chat renier, est mort hier. Sa fortune passe aux enfants de l'école de la rue des Quatre-Fils. Voici maintenant l'histoire du chien :

Le 9 mai 1894, la Société protectrice des animaux délivrait solennellement un collier d'honneur à Sultan, chien terre-neuve, pour courage et dévouement envers nos semblables.

Sultan, un des plus beaux types de sa vaillante race, avait arrêté un voleur, capturé un assassin, retiré de la Merne un enfant de treize ans en train de se noyer, et sauvé un homme qui, pour se suicider, s'était jeté du haut du Pont-Neuf dans la Seine.

Le chien sauveteur avait appartenu à l'éditier Didier, lequel l'avait donné à Mme la comtesse Foucher de Careil, qui le combait de soins, dans son domaine de Péroy, près Corbeil. Mais Sultan, pour protéger ses maîtres, comme il défendait la société, inspirait une juste terreur aux rôdeurs d'alentour, qu'il avait tout dernièrement empêchés de dévaliser le château.

Sultan a payé cherement de sa vie son attachement au devoir. L'autre matin, on l'a trouvé étendu dans un coin du parc ; il avait été empoisonné.

AU CIMETIÈRE.

On lit dans le journal d'Eugénie de Guérin (7 avril 1838) : « D'où diriez-vous que je viens, ma chère Marie ? Oh ! vous ne devinez pas ; de moi chausser au soleil dans un cimetière. Lugubre foyer si l'on veut, mais où l'on se trouve au milieu de sa parenté. Là, j'étais avec mon grand père, des oncles, des aïeux, une foule de morts aimés. Il n'y manquait que ma mère qui, hélas ! repose un peu loin d'ici. Mais pourquoi me trouvais-je là ? Me croyez-vous amante des tombeaux ? Pas plus qu'une autre, ma chère. C'est que je suis allée me confesser ce matin ; et comme il y avait du monde, et que j'avais voulu à l'église, je suis sortie et me suis assise au soleil dans le cimetière ; et là les réflexions sont venues, et les pensées vers l'autre monde et le compte qu'on rend à Dieu. Le bon livre d'examen qu'une tombe ! Comme on y lit des vérités, comme on y trouve des larmes de la vie si dissipent, et tous les « ah ! s'y dissipent ! » An ou y tient moins.

Il n'est pas de danseuse qui ne quittât sa robe de bal et sa gaulande de fleurs, pas de jeune fille qui n'oubliât sa beauté, personne qui ne revînt meilleur de cette terre des morts. »

MOTS DE LA FIN.

Au collège. — Eh bien, votre garçon a-t-il eu des prix, cette année ? — Mais oui ! Dame. écoulez donc, ça lui était bien dû... Tous les dimanches, j'envois au maître d'école le plus beau melon de mon potager... Ça valait bien deux beaux volumes dorés. — Dorés sur tranches !

Une simple suggestion : LA CUISINIÈRE.—Ah ! Madame, si vous saviez quel beau coucher de soleil j'ai vu hier de la fenêtre de ma cuisine !... MADAME.—J'aimerais mieux, Maria, que vous puissiez me dire que vous l'avez vu se lever.

comprenez ! Et toujours patiente et douce Diane continuait ses explications. La jeune fille était calme et tranquille ; sauf une légère pâleur toute trace d'agitation avait disparu chez elle. Tout à coup une main effleura son bras. Elle se retourna : c'était Gaston. —« Gaston monsieur ! que me voulez-vous ? habitude-t-elle sans savoir ce qu'elle disait. —Je voudrais, mademoiselle, répondit-il à voix basse, avoir une minute d'entretien avec vous, oserais-je vous le demander ? —Mais certainement, murmura Diane de plus en plus étonnée. —C'est seul à seul que je veux vous parler. —Bien, monsieur, répliqua-t-elle en se levant ; allons au petit salon mauve, il doit être désert. —Non mademoiselle, fit Gaston en la regardant fixement, si vous le permettez, c'est au jardin d'hiver qu'aura lieu notre tête-à-tête. —Une vive rougeur empoigna les joues de Diane de Saint-Albin. —Soit, allons-y, répliqua-t-elle. Et le cœur battant avec violence elle prit le bras de Gaston. —Tous deux alors ils se dirigèrent lentement vers la serre. Ils marchaient en silence, très émus, en attendant d'un grave évé-

nement. Arrivé près du banc qu'envolaient les touffes rameaux du palmier, Gaston s'arrêta. —Mademoiselle, dit-il d'une voix contenue, si je ne vous savais pas vraiment forte, si je n'estimais pas votre caractère loyal, je pourrais peut-être chercher à vous déguiser la vérité. —J'inventerais je ne sais quel romanesque incident qui flatterait votre amour-propre mais offenserait votre droiture. Je serai donc franc avec vous. —Il s'arrêta, puis lentement et scandant ses mots : —Mademoiselle, tout à l'heure j'étais assis sur ce banc, et, caché par le branchage de cet arbre, j'ai pu voir sans être vu. —Comment ! vous étiez là... vous... Elle ne put achever et, d'un mouvement plein de confusion, elle se cacha le front entre les mains. —Oui, mademoiselle. Mais croyez-le, c'était bien involontairement. J'étais ici avant votre arrivée, je m'étais endormi. —Lorsque je me suis réveillé il était trop tard pour moi de quitter ma place sans attirer votre attention. —Sans le vouloir, j'ai donc assisté à votre conversation. —Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Alors, vous avez entendu ?... —Des paroles qui m'ont rempli de joie et de repentir ! Diane, autrefois je vous ai méconnu,

je vous croyais hautaine, égoïste et dure ; cette pensée glaçait l'admiration que m'inspirait votre beauté. —Aujourd'hui que j'ai découvert quelle âme se cache sous votre apparente légèreté, je me sens pénétré d'un ardent, d'un immense amour. —Diane, voulez-vous être ma femme ? —Lucile avait donc raison, l'amour appelle l'amour ! murmura Mlle de Saint-Albin, tandis que des larmes de joie perlèrent sur les cils de ses yeux rayonnants. —Oui, répliqua simplement Gaston. —Et passant le bras autour de la taille de la jeune fille il l'entraîna sur le banc et doucement la contraignit de s'asseoir auprès de lui. —Alois entre eux commença cette conversation pleine de charme, permille riens qui semblent puerils et vides de sens aux indifférents, et qui ont tant de prix tombés des lèvres de l'aimé. —Diane de Saint-Albin appuyait son front rougissant contre l'épaule de Gaston et toute câline elle murmurait : —Gaston, Gaston ! que je suis heureuse ! —Vous souvenez-vous du jour où vous m'avez accusée de manquer de bonté envers ceux qui m'aimaient ? —Oh ! si vous savez comme ce reproche m'a attristée ! —Comme je souffrais de l'idée

que vous me croyiez dépourvue de cœur ! Elle avait prononcé ces naïves paroles du ton ingénu d'une fillette, presque d'une enfant. —Puis, d'une voix profonde, d'une voix de femme : —Pourtant, malgré mes maux rougers et malgré ma confusion, j'étais heureuse, oui bien heureuse ! —Je sentais que j'avais trouvé le maître de ma destinée ! —Chère, chère Diane ! répondit Gaston très ému. —Hélas ! ma joie fut de courte durée. —Vous paraissiez m'avoir fermé votre cœur ! —Oh ! combien j'ai souffert ! Que de larmes j'ai versées dans la solitude de ma chambre. —Savez-vous bien que je voulais entrer en religion ? —Oui, Gaston, ne pouvant être votre femme, je voulais prendre le voile, et dans le silence du cloître mener votre nom à celui qu'invoquaient mes prières ! —C'est depuis que je vous connais, reprit-elle après une pause, depuis surtout que j'ai lu vos livres que j'ai appris à saisir les splendeurs de l'art, la musique de la poésie, les enchantements de la nature. —Autrefois j'étais une enfant ignorante et bornée, ne me souciant de rien sauf des vains plaisirs du monde. —Savez-vous depuis quand je vous aime, Gaston ? depuis no-

tre premier regard échangé !... Ah ! de nous deux c'est encore moi qui aime le mieux ! —Elle s'arrêta, comme suffoquée par l'excès de son émotion. —Gaston lui prit la main et la porta à ses lèvres. —Moi aussi, je vous aime, Diane, chère Diane ; ma vie entière sera consacrée à votre bonheur. —Heureuse, oui, je suis bien heureuse. Et pourtant j'ai peur, mon ami. Oh ! si peur ! —Songez que je vais devenir la compagne d'un poète, d'un homme de génie ! —Je tremble que vous ne me trouviez inférieure à vous par l'intelligence et l'esprit ; mais, j'ose le dire, par le cœur je suis votre égale ! —Je saurai, à force d'amour, me hausser jusqu'à vous ! —A mesure qu'elle parlait, Gaston sentait croître en lui sa tendresse et son admiration. —Il se reprochait d'avoir pu si longtemps méconnaître cette nature passionnée. —Maintenant, profondément remis tous les deux, ils échangeaient en silence des regards intenses qui étaient comme une chaude et enveloppante caresse. —Tout à coup on entendit un voix, celle du beron de Saint-Albin, qui appelait : —Diane, Diane, où donc es-tu ? Elle se leva précipitamment et l'index sur sa bouche : —Pas un mot, fit-elle avec un sourire caressant, c'est moi qui

veux annoncer la première nos fiançailles à mes parents. Demain j'attendrai la visite officielle de madame votre mère. Et maintenant partez. —Ils échangeèrent un long baiser d'amour et se séparèrent aussitôt. —Entré chez lui, Gaston fut tout surpris en voyant Antoinette installée dans le vestibule. —A la lueur d'une lampe placée sur un guéridon, la Normande rayonnait de bon visage, ses sourcils froncés et les coins abaissés de sa bouche, tout trahissaient chez elle une secrète fureur. —Eh bien, ma bonne, que se passe-t-il ? demanda Gaston. —Ce qui se passe, s'écria-elle d'une voix éclatante, c'est plutôt à moi de vous le demander, monsieur le marquis de Lachenesny ! (Quand elle était de mauvaise humeur, elle lui donnait ses titres et s'abstenait de le tutoyer). —Regardez-moi ça et admirez votre œuvre ! —Et du doigt elle désignait une forme accroupie dans un angle du vestibule. —C'était Bob. Le boy avait la face boursofflée, l'œil larmoyant le corps secoué par des hoquets. —Vous devriez rougir de vous-même, ajouta la Normande sévèrement en s'adressant à Gaston. —C'est vous qui, par votre faiblesse et votre légèreté, encouragez les vices de ce polisson.

Vous l'envoyez ce matin pour ne saisi qu'elle invonable commission, il en profite pour rester dehors toute la journée et ne rentre qu'à minuit, plus ivre qu'un polonais ! —Je lui demande d'où il vient, il me répond qu'il a défendu de me le dire ! —Et là dessus il roule par terre dans l'état que vous voyez ! —Si ce n'est pas une honte de voir de pareilles choses dans une maison comme il faut ! —Gaston avait peine à garder son sérieux. —Mon Dieu, répondit-il en s'efforçant de ne pas rire, il n'y a pas de quoi se fâcher une bonne. —J'avais en effet envoyé Bob à la poste pour découvrir l'adresse d'une personne qui m'avait écrit. —J'ai eu tort d'oublier qu'on ne saurait le charger d'aucune commission. —Mais après tout, le mal n'est pas grand. —Cependant Bob s'était levé, tout chancelant et titubant il s'approcha de son maître. —J'ai voulu obéir vô, hoquetait-il ; mais personne n'est venu dans la bureau. —Assez, assez, s'écria Gaston ; va caver ton visage, mon garçon. —A continuer.

Les Maux de Tête, la Constipation, les Hémorrhoides ont été radicalement guéris par l'emploi judicieux des Pilules d'Asor.